Good vibrations

— Les gars, je la sens pas, cette *tute*[1], elle a de mauvaises vibrations ! Tant pis pour les nanas !

Avant même que les portières de la voiture aient claqué, Pierre avait porté la main à la fine chaîne qui pendait à son cou. La petite boule de cuivre qui s'y balançait ne s'agitait pas dans le bon sens…

La lune hâve se reflétait sur les blancheurs crayeuses d'une falaise immense et aveugle. La ferme semblait se tapir à ses pieds. Ses tuiles encore humides scintillaient dans la pénombre, comme les écailles d'un énorme dragon… Deux lucarnes jumelles aux iris rougeoyants guettaient les moindres mouvements des visiteurs, tandis qu'une haleine fuligineuse s'exhalait d'un évent de briques pointé vers le ciel.

Les trois garçons hésitèrent. Patrice retourna à la voiture et klaxonna furieusement. La deux-chevaux éructa un sinistre barrissement, que les parois de la falaise répercutèrent à l'infini…

— Je vous dis que je la sens pas ! On se casse, les mecs.

— Dis, tu nous les brises menu, avec tes vibrations ! Pour l'instant, ç'a pas trop l'air de marcher, ton truc !

Les trois garçons sortaient d'une boîte de nuit où l'ambiance n'était pas délirante.

— Et si on allait finir la soirée chez Marie ? avait proposé Gérard. Y a toujours un tas de copines, et en général, elles sont pas farouches. Elle se fait pousser de l'herbe super, et y a toujours de quoi picoler ! On va s'éclater !

Patrice avait embrayé immédiatement. Pierre avait renâclé. Il s'était senti pourtant « de bonnes vibrations » pour une grande brune. Malgré ça, il avait pris un râteau monumental. Depuis, il était d'une humeur bougonne. Mais la majorité l'avait emporté – et de toute façon, c'est Gérard qui avait la voiture et les clés.

Restait maintenant à trouver le repaire des filles. À deux plombes du mat, avec un petit coup dans le nez, pas facile. On avait écorniflé l'aile arrière et émietté le feu rouge contre une Land-Rover en manœuvrant sur le parking.

— Mauvais présage, avait grommelé Pierre, assis sur la barre du milieu à l'arrière.

On s'était perdu sur un chemin de pierres. On s'était éclaté un pneu, qu'il avait fallu changer à la lumière des briquets. Pierre s'était brûlé le bout des doigts, Gérard écorché le dos de la main sur le cric. On était repartis tant bien que mal. On avait pris l'orage – et la vieille capote n'était plus très étanche. Pour finir, on se retrouvait devant cette maison hostile, dans un paysage désolé. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne se précipitait pas pour les accueillir !

Deux gigantesques ifs s'agitèrent sous un coup de vent. On aurait dit les bras d'un poulpe surgi de terre et prêt à gravir la montagne.

Devant le hangar qui prolongeait l'habitation, Patrice distingua un énorme 4x4. Il siffla d'admiration.

— Elle se mouche pas du coude, ta Marie !

— Ouaouh ! Un Trail-blazer ! admira Gérard, fou de pick-ps et autres monstres américains. Ça peut pas être elle, non. Ou alors elle a gagné au loto !

— Ou alors c'est son mec, et on est pas les bienvenus. Je vous avais dit que je la sentais pas ! *rességua*[2] Pierre. Mon pendule…

— Oh la barbe, toi, avec ton pendule à la noix ! répartit Gérard, qui renonçait difficilement à l'idée d'un bon coup. Y'a quelqu'un ? s'égosilla-t-il.

Les deux fenestrons s'éteignirent.

— Pas farouches, eh ? De mieux en mieux ! grommela Pierre. Je vous dis qu'on ferait mieux de…

Deux puissants projecteurs les éblouirent, une voix peu amène s'éleva :

---

[1] *Tuta* : repaire en occitan.

[2] La *ressega*, en occitan, c'est la *scie*, qui, en français est aussi une petite rengaine obsédante…

— Arrivez sans faire les zouaves, les mains en l'air !

Pierre tenta de reculer vers la voiture. Un sifflement et quelques cailloux qui volèrent à deux mètres de ses pieds l'en dissuadèrent.

Ils s'approchèrent donc des projecteurs en clignant des yeux, la trouille au ventre.

Une silhouette noire s'avança, dirigeant sur leur visage le rayon d'une torche :

— Inconnus, chef ! dit une voix féminine, visiblement à l'adresse d'un supérieur hiérarchique, qui répondit :

— OK ! Vous me les mettez à l'abri, vous me rangez la deuche dans la grange en silence et on reprend la veille.

Pierre tenta de protester :

— Mais on a rien fait ! On venait voir des copines ! Laissez—nous repartir !

— Pas question ! On va vérifier vos papiers et vous tenir à l'ombre jusqu'à la fin de l'opération. Allez, dépêchez-vous ! Et fermez-la.

Les trois garçons furent amenés dans une chambre à l'arrière, qui donnait dans la pièce à vivre. Après une rapide vérification d'identité, qui ne donna rien, et une fouille légère, Gégé voulut savoir où était Marie.

Cet excès de curiosité attisa celle de la voix féminine, qui demanda à son tour quelles étaient leurs relations.

— Euh, c'est une copine, comme ça… On sort du Clam's, on s'était dit qu'on pouvait finir la soirée ici… bafouilla Gérard.

— Une copine comme ça, hein ? Et vous débarquez chez elle à deux heures du matin pour finir la soirée, mmh ? Bon, ben voyez on a bien fait de vous garder ! On verra ça demain matin. En attendant, je garde vos papiers ! Et ce ne serait pas malin de vous escamper par la fenêtre… Sans papiers, sans véhicule, dans la garrigue et en pleine nuit…

— De mieux en mieux ! répéta le Pierrot.

— T'en as pas une autre ? s'agaça Patrice.

— Bon, ça suffit. Vous ne bougez pas d'ici, vous ne parlez pas, vous n'allumez pas la lumière. Si vous entendez des coups de feu, surtout, vous ne bougez pas. On viendra vous chercher quand ce sera fini.

— Y va y en avoir pour combien de temps ?

— S'il le faut, ils ne viendront pas cette nuit, fut la dernière phrase que la voix féminine lança avant de fermer la porte et de la verrouiller.

— Charmante soirée, reprit Pierre. Tu me la copieras, Gégé ! Finir la soirée chez Marie, elle est pas farouche, y a plein de copines, elle se fait elle-même pousser son herbe et…

— Ouap punaise, j'y pense, s'ils fouillent la deuche, ils vont tomber sur nos « provisions » !

— Et ben on est frais ! Woo-wo-wo, quelle nui-it ! chantonna Patrice ! J'espère que ça se terminer vite.

— Pasque tu crois qu'ils vont nous laisser repartir comme ça ? Mais on va finir la nuit au poste, pauvre *pec* !

Un coup de poing dans la porte leur fit comprendre qu'il leur fallait parler à voix basse.

— Ouvre la fenêtre, murmura Patrice, qu'on respire un peu.

Mais… Le noir, le silence, l'émotion, l'alcool, la fatigue… La jeunesse reprit le dessus… Ils s'assoupirent…

Une fusillade nourrie les réveilla. Dans la pénombre, Pierre regarda sa montre… 5 heures !

Aucun ne fit mine de se lever. Pierre, tout *encoutsoumi*[3], yeux mi-clos, se tenait le front en dodelinant de la tête.

Quelques cris, encore un ou deux coups de feu, d'autres cris, le silence… Une silhouette se profile devant la fenêtre, se faufile furtivement, un gros pistolet à la main.

[3] De l'occitan *consomir* : *endormir*.

Que faire ? À trois contre un… Mais *il* est armé… Dans la demi-obscurité, il se déplace avec l'aisance de quelqu'un qui connaît les lieux. Il s'aperçoit de la présence des trois intrus, les braque immédiatement…

Pierre s'énerve, se lève, mains ouvertes :

— Écoutez, on n'est pour rien là-dedans…

Sans cesser de les viser, il s'agenouille, lève une lame du plancher, en sort un sac de toile grossière et l'endosse. Il fait signe aux trois garçons de se retourner, en assomme deux, saisit violemment le bras du troisième. Pierre ne peut s'empêcher :

— Putain, pourquoi moi ? Quand je disais que je la sentais pas, cette tute.

La silhouette pousse Pierre devant elle, tire carrément dans la serrure, donne un grand coup de pied dans la porte et lance d'une voie forte – une voix de femme, à la grande surprise du prisonnier :

— J'ai un otage ! Personne ne bouge ! Au moindre geste suspect je le descends !

— Baissez vos armes et reculez, tonne une voix de l'extérieur.

— Vous me laissez aller jusqu'à la bagnole et je le lâche au prochain village.

Pierre est un gars charmant dans le civil, ordinairement placide, pas peureux, non, mais plutôt pusillanime. En fait, il est très – trop – sensible aux impressions, même fugitives. Ce qu'il appelle ses *vibrations*. Quand il est seul, il fait osciller la petite boule de cuivre qui lui sert de pendule, tergiverse et s'abstient. Et rate pas mal d'occasions de tout genre. En groupe, il suit les autres en *roumégant*[4], mais se laisse finalement emporter, tout en restant en arrière.

Mais il y a un truc, *un*, sur lequel il ne transige pas. Son sommeil. Il s'est arrangé pour trouver un petit boulot qui lui permet de se lever à son heure. Une pauvre malheureuse, venue s'installer chez lui après quelques mois de flirt, s'est retrouvée dès le second matin sur le palier sans rien comprendre, son réveil sonnant encore dans les bras. Pierre ne supporte pas qu'on le réveille tôt, qu'on le bouscule avant qu'il ait pris une grande jatte de café.

Autant dire qu'après les mésaventures de la veille, la nuit sur un carrelage froid, le réveil en trompette et cette fille qui lui tord le bras, l'emmène contre son gré – et va le laisser *à jeun* dans un patelin pourri…

L'autre trait de Pierre, c'est que, comme tous les placides, une fois énervé, il ne se contrôle plus…

Son pied droit écrase celui de la fille, le gauche lui cogne violemment le tibia, de son bras libre il bloque contre lui l'avant-bras de son agresseur. Effet de surprise total. La fille a hurlé de douleur, lâchant le bras gauche de Pierre, qui se saisit du pistolet, lui tord le poignet et la désarme. Mais ça ne suffit pas à Pierre, qui a besoin de se défouler. Il fait un brusque demi-tour sur lui-même et se baisse, tenant toujours la main de son adversaire, qui fait un magnifique vol plané. Il se jette sur elle et la cogne sur le sol en gueulant comme un forcené :

— Pu-tain, je la sen-tais pas cet-te tu-te !

Il est maîtrisé et relevé par des mains vigoureuses, tandis que deux pistolets surgissent de chaque côté de la tête du corps inanimé. Bruits métalliques.

Le tout s'est passé très vite et dans le noir.

— Calmez-vous, monsieur, calmez-vous, c'est fini.

Les lumières de la pièce s'allument. Pierre est assis sur un banc, entre deux hommes cagoulés, face à un troisième qui semble être le chef :

— En tout cas, bravo, monsieur ! Vous avez fait ça comme un vrai pro !

— … !

— J'espère que vous ne nous l'avez pas trop amochée ! reprend l'homme, qui se dirige maintenant vers la silhouette allongée. Allons, fais-nous voir ta frimousse, Marie…

Le gendarme arrache la cagoule. De longs cheveux bruns se répandent sur les briques. Si le policier est surpris :

---

[4] De l'occitan *romegar* : *ronchonner*.

— Mais, c'est pas Marie !

… Pierre, lui, est carrément *espanté*[5] :

— Oh non, pas elle…

L'officier agenouillé se tourne vers lui, un rien ironique :

— Oui, monsieur, vous la connaissez ?

— Nn… on… enfin oui… je veux dire.

— Tu la connais ou pas ? le secoue un de ceux qui l'ont assis sur le banc.

— Ben, en fait, euh, elle était au Clam's. C'est celle que, enfin…

— Que quoi…

— Oh bé comprenez-moi, qu'est-ce que vous faites dans une boîte de nuit quand vous rencontrez un canon comme ça ?

— On fonce ! consentit l'autre pandore sur le banc.

— Tais-toi, toi ! coupa le chef. Continuez, je vous prie.

— Les copains m'ont chambré, ils disaient qu'elle faisait un peu mijaurée. J'ai dansé avec elle, et puis quand j'ai voulu, enfin, bon… elle s'est foutue de mon pendule, elle m'a envoyé aux pelotes en me disant que j'étais pas son genre ! *Assez joué, gamin,* qu'elle m'a dit en regardant sa montre ! Et elle s'est barrée aussi sec !

Le chef se releva et éclata de rire :

— Après ce que vous lui avez mis, elle risque de changer d'avis, mais pas dans le bon sens… Finalement, vous voyez, vous avez eu de la chance ! Vous vous seriez embarqué dans une sale histoire !

Patrice et Gégé, accompagnés d'un quatrième cagoulé, apparurent sur le seuil, en se frottant la tête. Patrice jeta un œil sur la prisonnière qui commençait à s'ébrouer :

— Ouaouh ! Mais c'est ta Cynthia du Clam's, Pierrot ! Que le monde est petit ! C'est elle qui nous a assommés ? Pour une en-faisante[6], elle a la main lourde ! Je te félicite pas pour tes fréquentations, mon vieux !

Pierre enchaîna, rancunier :

— Tu voulais t'éclater la tronche, t'as eu ce que tu voulais ! En tout cas, tout le monde se foutait de mes vibrations. Maintenant, la prochaine fois, vous m'écouterez, peut-être !

La brune se releva péniblement, aidée par deux gendarmes. Elle dévisagea Pierre avec stupéfaction :

— Toi ? C'est t*oi* qui m'as fait ce coup-là ? Et moi qui te prenais pour un bouffon. Si j'avais su, j'aurais mieux fait de…

— Allez, les amoureux, ça suffit, la secoua le chef. La Cynthia dans le fourgon avec les autres. Quant à vous trois, là, vous nous accompagnez à la gendarmerie pour votre déposition.

Sur le seuil, mains menottées dans le dos, encadrée de deux costauds, Cynthia réussit quand même à se retourner pour jeter un dernier coup d'œil à son vainqueur.

Ce « Si j'avais su », plein de regrets et de promesses, trotta quelques jours dans la tête de Pierrot.

Depuis, l'oscillation ésotérique de la petite boule de cuivre retient dans ses rets la moindre libellule voletant à proximité.

Et personne n'ose plus se moquer de ses vibrations…

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable

[5] *Espantar* : *stupéfier*.

[6] Fille qui « en fait », des manières, par exemple.